RETRO NEWS

# SAVOIR

CE QU'ON VOIT
CE QU'ON DIT
CE QU'ON FAIT

SILHOUETTES D'ECRIVAINS

## ROBERT FRANCIS
### Prix Femina

Les prix littéraires de la fin d'année — les seuls dont on s'entretienne avec passion — ont mis en vedette deux Francis. Nous avons parlé du premier, M. Louis Francis, qui obtint le prix Renaudot. Le second, qui se prénomme Robert, a décroché le Fémina. L'un et l'autre ne s'appellent point Francis à l'état civil, mais l'un, Rolland, et l'autre Maxence. Le premier est professeur, le second ingénieur. C'est aujourd'hui celui-ci qui nous intéresse.

Pas plus que son homonyme, il ne débute. Il a publié, l'an dernier, son premier roman : *La Grange aux trois belles*, ouvrage diffus, touffu, confus, semé d'éclairs où se reconnaissent les traits du mérite, sinon ceux de l'originalité.

Deux romans successifs : *La Maison de verre* (Alexis Rédier, éditeur) et *Le Bateau-Refuge* (Gallimard, éditeur), qui font suite au précédent, et non moins abondants, attestent son labeur d'une année. A ce régime, en observant la même proportion accélérée, M. Robert Francis est en passe de devenir l'un des plus féconds écrivains de ce temps. Je ne jure pas que ce sera pour son bien.

Si le prix Fémina couronne l'effort quantitatif, on ne peut qu'applaudir. Sur l'espèce, on sera plus réservé. Un concours d'éloges émanés de quelques plumes prodigues nous assurent sans doute qu'il faut saluer en M. Francis une rénovation du roman d'imagination, dans ce qu'il a de plus poétique et même de féerique.

C'est peut-être se laisser piper aux apparences. L'impartial lecteur, accoutumé à se laisser porter par les rêves qu'un beau récit verse en lui, ne trouve point, dans les livres de M. Francis, cette provende magique, en dépit des souhaits de l'auteur. Le volume et le désordre ne sont pas le signe de l'imagination. J'y vois plutôt celui d'une invention déréglée, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Ou je me trompe, ou M. Francis, malgré son extrême jeunesse, s'abandonne moins à des dons naturels qu'à une technique bizarre qu'il s'est forgée à lui-même, et dont il

Robert FRANCIS
(Photo Henri Manuel.)

espère merveille. On ne lui dira point, avec la sympathie que le génie appelle, si irritants qu'en soient les écarts : « Continuez. Abandonnez-vous. Il nous suffira de découvrir l'or pur entre tant de limon. » On lui tiendrait plutôt le langage contraire : « Surveillez-vous. Disciplinez-vous. Ne vous forcez pas à l'étrange. Vous avez, quoi qu'il paraisse, plus de talent que d'irrésistible courant, plus d'ingéniosité que de génie. L'incohérence ne vous convient pas. Vos meilleurs passages ont l'accent réaliste et le tour classique. »

M. Francis en est sans doute dépité, mais ce n'est pas un romantique. Le romantisme se gîte parfois dans un beau désordre, mais c'est celui des sentiments, ce n'est pas celui de la composition.

Il faut l'attendre, maintenant qu'il a conquis l'audience d'un large public. Nous le ferons avec une curiosité, non dépourvue de sympathie, mais non plus d'inquiétude.

La partie, pour lui, malgré le prix Fémina, n'est pas jouée.

Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

**Alain LAUBREAUX.**

LES ARTS

## Un Grand Peintre de la Grèce : Clément Serveau

Rien de plus éloigné du tourisme artistique. Clément Serveau n'a pas non plus considéré la Grèce comme un motif à prises de vues. Pendant des semaines, des mois, vivant la vie de ses fils les plus humbles, de ses bergers et

(Photo Marc Vaux.)

de ses fileuses, cet artiste si cultivé, si intelligent, est venu demander, en toute modestie, à la terre de Minerve, des leçons de style et d'harmonie.

« Il est certain, a écrit Maurice Bedel, dans la charmante préface du catalogue de cette remarquable exposition, il est certain qu'il se dégage de cette réunion d'huiles, d'aquarelles et de crayons un murmure d'amour : la Grèce parle. Il est certain aussi que le langage qu'elle tient est tout ensemble placide et passionné, noble et familier, parfois câlin, parfois enflammé... »

Si Clément Serveau a découvert le secret de la Grèce, c'est qu'il l'a aimée, c'est qu'il est allé vers elle, dans un grand élan de tendresse passionnée et anxieuse. Tel Poussin abordant Rome, avec une sorte de crainte religieuse et recueillant dans sa main cette terre qui gardait la trace des dieux et des héros.

Pour moi, qui ai vécu plusieurs années en Orient, je ne pense pas qu'il soit possible d'en traduire les aspects, les éléments divers et toujours semblables, la ruine antique, la coupole byzantine, l'olivieret, le cyprès avec plus de fidélité littéraire ni avec plus d'âme.

En élargissant sa vision, en la rendant plus souple, plus spiritualisée, la Grèce a inspiré à Clément Serveau toute une suite d'aquarelles du plus sobre coloris, qui marque une étape décisive dans la carrière de ce noble artiste.

Sans parler de tant de pages subtiles et attendries sur les Cyclades et sur la Crète, sur Paros et Mikonos, sur Candie et Karotie, je ne vois pas qu'un peintre français et pas même l'hellénisant René Ménard, nous ait donné l'équivalent de ces délicates et vives impressions d'Epidaure, de Delphes et de Daphni.

Quant aux peintures, d'une facture qui, elle aussi, se libère, elles évoquent non seulement la terre de Grèce, mais aussi le peuple des pasteurs, qui y vit la même existence primitive qu'au temps de l'Odyssée. Et les noms des beaux modèles rustiques, qui posèrent devant leur ami Serveau, rappellent aussi bien Hésiode que Théocrite : *Aphrodite* y voisine avec le berger *Adonis*, *Iphigénie* y sourit à *Aspasie*, à *Panaïs* et à *Nico*.

**Raymond ESCHOLIER**

## CE QUE LA SCIENCE PEUT FAIRE D'UN CORPS HUMAIN

Dans un livre fort attachant que vient de publier le docteur V. Scheikevitch, ancien interne des hôpitaux de Paris, sur *L'Art de rectifier les imperfections esthétiques du visage et du corps*, l'excellent praticien déclare tout net que précisément l'objet de la médecine et chirurgie esthétiques est d'entretenir cet équilibre, de le rétablir, s'il est détruit, par des tares congénitales ou accidentelles, et cela par des moyens relevant surtout de la gymnastique, de l'hygiène, du régime de la thérapeute. Au besoin aussi, bien entendu, du bistouri.

La chirurgie esthétique a surtout pour but, par une intervention insignifiante, mais électivement et habilement exécutée, sinon de créer, du moins de corriger des défauts partiels et — tout à fait exceptionnellement — par une intervention importante, d'effacer certains signes « indélébiles », de détruire une individualité, d'en façonner une autre.

Il est superflu d'affirmer qu'un physique agréable est un facteur de réussite — et de bonheur peut-être, en ce monde. C'est un atout. La laideur est, a toujours été une cause d'infériorité. En corrigeant un défaut, l'art médical ou chirurgical rétablit donc l'égalité de chances et a, de par là même, une portée morale et sociale certaine.

Faut-il expliquer ceci? Les défauts qui rompent l'harmonieux équilibre constituant la beauté humaine sont de deux sortes : les défauts de la surface, qui intéressent la peau et ses annexes; les défauts de la forme, qui intéressent les cartilages et autres tissus. Les premiers sont justiciables des soins généraux de la peau et du cuir chevelu (hygiène, maquillage, etc.).

Une belle peau, saine, claire, douce; de beaux cheveux, de beaux ongles sont un signe de santé. Il y a des peaux qui se desquament, qui se crevassent : certaines trop fines; d'autres trop dures et par là même d'un aspect déplaisant. Il y a des ongles qui se fendent, qui cassent, qui s'atrophient... N'oublions pas, en ce qui concerne la peau, les verrues, les naevi (qui peuvent se transformer en cancer), les taches de rousseur, l'eczéma, et encore les rides, les poches sous les yeux; enfin, les cicatrices accidentelles et les tatouages... Il y a la couperose, les « tachés de vin », lebourgeonnement du nez, le développement exagéré du système pileux... Et les difformités du nez, de la bouche, des oreilles... Mille petites tares que l'on subit et que l'on tolère, alors que la médecine et la chirurgie esthétiques peuvent en débarrasser quiconque grâce à des interventions la plupart du temps extrêmement bénignes. On l'ignore généralement. Le docteur Scheikevitch nous affirme que d'aucuns ont tort de l'ignorer. La beauté, ou du moins la non-laideur, est une manifestation de la santé.

C'est pourquoi, au surplus, tant de femmes, au lieu de faire vernir les ongles ou épiler les sourcils, feraient mieux de faire du footing, d'abord, et de songer avant tout à être « bien portantes ». Cela fait, il sera temps d'aller trouver le chirurgien pour se faire faire... une beauté.

**J. B.**

## L'ART JAPONAIS MODERNE

Voici un très joli sujet de maternité, du sculpteur nippon SHOHEI TSUGAMI.
(Photo Presse Moderne.)

## L'ARMOIRE AUX LIVRES

Mme Myriam Harry, qui explore les terres brûlantes, devait consacrer un livre à *Cléopâtre* (Flammarion, éditeur). A son tour, elle nous montre l'enchanteresse égyptienne replacée par César sur le trône; puis l'assassinat du dictateur; puis le mariage avec Marc-Antoine, le colossal amant, après le suicide duquel elle se fait piquer par un aspic, animal sacré. En lisant l'œuvre de Mme Harry on a parfois l'impression du « romancé »; parfois aussi on a celle de l'étude historique. Fallait-il sacrifier au pittoresque? C'était bien tentant. La romancière a néanmoins résisté. Il y a même de la froideur dans son récit. Elle a voulu sa Cléopâtre « plus amoureuse que passionnée, plus voluptueuse que dépravée ». Elle n'en a d'ailleurs pas fait une Minerve. Mais elle a eu vraisemblablement raison de considérer que ce que nous savons de Cléopâtre nous vient des Romains et des juifs, donc des détracteurs.

∴

M. Georges Oudard publie chez Calmann-Lévy *Lettres d'amour de Catherine II à Potemkine*. Contemporaine de Louis XV, « Catherine le Grand », comme disait le prince de Ligne, « la Sémiramis du Nord », comme on l'a appelée aussi, continua la tradition observée par Anne et Elisabeth, qui eurent des amants déclarés, d'une humble sinon incertaine origine. Cet amour de Catherine pour son feld-maréchal fut, paraît-il, le plus vrai, le plus ardent de sa vie. Au début, elle avait 44 ans; lui, 34. Il avait un physique charmant, bien qu'un rival lui eût, d'une queue de billard, crevé un œil. C'était un homme habile, qui pourtant n'avait pu chasser les Turcs d'Europe. Les lettres de Catherine, sans grande poésie, ont une jolie familiarité. Comme le ferait une bergère, elle donne au bien-aimé, qui ne la satisfait pas toujours, des noms d'oiseaux, « mon pigeon, ô perruche! mon beau faisan »

∴

Quant à *Madame Récamier et ses amis*, de M. Edouard Herriot (librairie Gallimard), quant à cette œuvre qui fut sa thèse de doctorat, c'est un ouvrage très important, le plus complet qu'on ait écrit sur cette femme qui, par la grâce, la beauté, l'esprit, fut le charme de toute une époque, le ravissement d'hommes comme Ampère, Canova, Benjamin Constant, Chateaubriand. Herriot évoque son teint pur, fameux, ses traits réguliers, sa danse parfaite. Qui ne connaît au moins la réputation du portrait que David a fait d'elle, portrait qui, entre autres, orne le volume que nous donne le tribun écrivain? Emouvante, mystérieuse créature, délice de l'Abbaye-aux-Bois. Intellectuelle que son roman d'affectueuse amitié avec Adrien de Montmorency n'empêcha pas d'avoir des attaches avec le parti libéral.

∴

*La Vie et l'Œuvre de Maurice Maeterlinck* nous valent de M. Gérard Harry, familier du grand poète belge, un livre remarquable (Fasquelle, éditeurs).

On sait que ce silencieux, qui vécut, dans son monastère de Saint-Wandrille, tout un roman d'amour avec une actrice bien connue, fut accusé par elle, lorsqu'ils se furent séparés, d'avoir volontairement tué un chat, dont le miaulement l'énervait.

M. Harry nous dit, au contraire, que l'ami des bêtes, pour éloigner le chat, pour l'effrayer, avait tiré en l'air.

**Jean BLAIZE.**

## SUR UN DANSEUR

André LEVINSON. — *Serge Lifar. Destin d'un danseur.* — C'est, malheureusement, un ouvrage posthume. Mais, à l'encontre de beaucoup de publications de ce genre, celle-ci grandit son auteur. Ce critique savant et fin de toutes les manifestations de l'art chorégraphique, longtemps adversaire de M. Serge Lifar, a fini par saisir le sens de son évolution, par voir où en aboutit la courbe. Il rend au bel artiste qui honore la scène de l'Opéra le plus rare des hommages, retrace sa carrière, détermine sa personnalité et montre la différence qui le sépare des artistes des fameux ballets de Diaghilef, par l'école desquels il passa d'ailleurs avant de retrouver la véritable tradition de la danse classique et de la revivifier en la prenant comme base de l'art moderne. Les amateurs d'art chorégraphique et de spéculations théoriques liront ce livre avec le plus grand intérêt. Les amateurs d'art tout court seront ravis de sa belle présentation et de la précieuse collection de magnifiques reproductions photographiques qui ont surpris, au moment favorable, l'arabesque mouvante du corps du danseur *(B. Grasset, édit.)*.

LE THEATRE ET LA VIE

## « ESPOIR »

La meilleure comédie de M. Henry BERNSTEIN.

M. Henry Bernstein n'a pas fini de nous étonner. Ce dramaturge de grande classe, qui pourrait se contenter d'une cherche au contraire encore et tend, d'année en année, vers un art plus sobre, plus dépouillé. De sorte qu'à chaque œuvre nouvelle on pense qu'il vient d'écrire sa meilleure pièce.

« Espoir », qui se joue actuellement à Paris avec le plus grand succès au théâtre du Gymnase, est d'une réussite si certaine qu'il faut l'admirer avant de s'émouvoir. Le sujet n'est rien, ou peu de chose : Un jeune homme, sur le point d'épouser une jeune fille de la haute bourgeoisie, s'aperçoit tout à coup que celle qui lui convient et qu'il aime réellement n'est pas sa fiancée, mais la sœur de celle-ci. Il avoue franchement sa méprise, reprend sa parole et se marie selon son cœur. Mais il n'en faut pas plus à M. Henry Bernstein pour saisir l'occasion de peindre un tableau magistral d'une famille bourgeoise; mettre à nu les âmes d'un homme sans volonté au déclin de sa vie médiocre; de quatre jeunes gens, d'une mère frivole, coquette et méchante, qui s'effraie de la vieillesse proche; tracer la critique des mœurs actuelles; montrer dans un raccourci saisissant l'angoisse qui pèse sur le monde et faire rayonner sur toute cette richesse dramatique l'idée maîtresse de la pièce et qui lui donne son titre, l'espoir que le vieux monde en train de s'effondrer parce qu'il n'a pas su prendre ses responsabilités, peut mettre dans la jeunesse intelligente et active d'aujourd'hui, bien décidée à se battre avec son destin au lieu de le subir lâchement.

∴

M. Henry Bernstein, qui se place sans contestation possible à la tête de nos dramaturges, n'est pas de l'Académie française. Un académicien notoire et bien pensant devant qui nous nous en étonnions un jour, nous fit hypocritement observer qu'il n'y avait jamais posé sa candidature. Evidemment, l'orgueil hautain de ce grand écrivain ne s'accommoderait pas d'entrer en compétition pour un siège lui revenant de droit dans la Compagnie fondée par un ministre d'Etat qui aimait le théâtre et qui, s'il écrivait de mauvaises tragédies, savait cependant apprécier les bonnes. Nul esprit indépendant ne saurait l'en blâmer et ce n'est pas sans ironie qu'on considère ce paradoxe d'une maison où l'homme digne d'y être admis doit humblement frapper à la porte — s'il n'est capitaine ou prêtre — au lieu d'y être invité. Richelieu, qui portait la cuirasse devant La Rochelle et la pourpre catholique au Louvre, s'il revenait sur terre, ne s'étonnerait sans doute pas de trouver parmi les Quarante un pourcentage important d'hommes de guerre et d'hommes d'église. Mais on peut imaginer sa colère d'apprendre que les bénéficiaires actuels de sa fondation n'aient pas envoyé une délégation de maréchaux et d'archevêques, de poètes, de romanciers populaires et de vaudevillistes — il y en a — à M. Henry Bernstein pour le prier de bien vouloir venir représenter le théâtre élevé de la France du vingtième siècle dans leur illustre Compagnie.

**Etienne LINDET.**

Henry BERNSTEIN
(Photo Henri Manuel.)

## LA PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE

### Gustave Lanson

Né à Orléans, après de brillantes études, Gustave Lanson quitta sa ville natale pour entrer à l'Ecole normale supérieure.

En 1920, Gustave Lanson fut nommé directeur de cette Ecole normale où il avait été élève et professeur.

Il n'accepta point ce poste sans résistance. La mort de son fils, à la guerre, l'avait cruellement atteint. Il aspirait à la retraite.

Néanmoins, ayant accepté, il se donna de tout son cœur à sa mission. Pendant sept ans, il n'eut pas d'autre pensée que sa tâche de directeur. Il mit à l'accomplir une véritable passion. Ce fut le couronnement d'une grande carrière universitaire.

La renommée de Gustave Lanson avait d'ailleurs dépassé depuis longtemps les cercles universitaires et les adversaires de la Sorbonne avaient fait de lui le représentant symbolique des méthodes officielles d'enseigner la littérature.

Il avait alors formé des légions d'élèves : tant à la Sorbonne, quand il y occupait la chaire de littérature française, qu'à l'Ecole normale.

*L'Histoire de la littérature française* avait longtemps compté comme son principal titre de gloire et avait connu un tirage de plus de cent mille exemplaires. Mais, vers 1921, une retentissante campagne de M. Vandérem contre les manuels scolaires fut bientôt suivie d'une pétition signée de six cents écrivains, réclamant, du Conseil supérieur, la réfection de ces ouvrages, parmi lesquels celui de M. Lanson n'était pas le moins incriminé. Tellement que, peu après, M. Lanson crut devoir donner une réédition de son livre dont un tiers, la dernière partie, fut totalement remanié.

Au début de sa carrière, Gustave Lanson avait été professeur à Toulouse. Puis il devint précepteur du tsarevitch, le futur Nicolas II.

C'est au cours de ce préceptorat que lui vint la première idée de sa monumentale histoire de la littérature française.

« Très fin et d'esprit curieux, disait-il, le tsarevitch m'amena à préciser certains points de ma pensée et de la pensée de nos grands auteurs, et ces précisions devaient m'être du plus grand secours dans l'avenir.

Gustave Lanson est mort dans sa maison de Marlotte, sur les bords du Loing, où il s'était retiré depuis sa retraite.

Il vivait là dans une quasi solitude, ne travaillant plus guère, attendant, dans la paix de l'âme et la sérénité, d'aller rejoindre le fils bien-aimé dont la pensée ne l'avait jamais quitté.

— Je voudrais, disait-il parfois avec un triste sourire, qu'il n'y eût pas plus de personnes présentes à ma mort qu'il n'y en eut à ma naissance.

Ainsi s'éteignit un serviteur passionné de l'esprit.

— Ma plus mauvaise place, mon garçon, c'était huitième... tandis que toi 74e!!

— Mais papa.., il y a quatre-vingts élèves dans ma classe. Dans la tienne, vous n'étiez que neuf!

(Croquis inédit d'Henriot.)

LE MUSÉE SONORE

## NOTRE FOLKLORE RÉGIONAL

*Au congrès de la Fédération des Sociétés régionalistes, qui vient de se tenir à Chartres, j'ai eu l'honneur de faire, au nom du « Musée de la parole » de l'Université de Paris, une communication que je crois de nature à intéresser mes lecteurs discophiles.*

*Il s'agit de créer, à l'Exposition de 1937, un véritable* Musée du folklore français, *une encyclopédie sonore de tous les parlers, dialectes, patois, chants et musiques de la vieille France.*

*Je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance qu'aurait, pour les générations futures, un pareil monument phonographique. Et, seule, une initiative d'Etat, dégagée des légitimes mais alourdissantes considérations commerciales qui guident nos grandes firmes, peut donner à une telle réalisation l'ampleur qui en fera non seulement un monument artistique, un monument scientifique, mais encore un monument historique.*

*Il y a des années, déjà, que je fais campagne pour faire aboutir ce vaste projet d'*Encyclopédie nationale sonore. *Le 14 juillet 1932, notamment, j'écrivais à mon éminent ami Charles Brun, délégué général de la Fédération régionaliste française :*

Mettez à l'ordre du jour de votre prochain congrès ce grand problème du folklore par le disque, et fixez dans la matrice phonographique impérissable ce que l'âme de nos provinces a de plus musical, de plus charmant de plus vivant.

*Le 9 septembre 1932, d'autre part, je recevais de M. Robert Jardillier, vice-président du groupe parlementaire pour la défense de l'art, une lettre dans laquelle il me disait, notamment :*

On s'explique mal ce retard qu'apporte l'industrie phonographique à s'occuper du folklore français. On ne comprend pas pourquoi le disque régional n'est jamais associé au film documentaire; il constituerait pourtant une des formes les plus intelligentes, les plus loyales de la vraie propagande touristique.

*Et j'ajouterais : de la propagande artistique et intellectuelle française à l'étranger.*

*Quoi qu'il en soit, si nous parvenons, sous la direction et le contrôle scientifique de l'Université française, avec la collaboration des sociétés folkloristes et des groupements régionalistes, à faire vivre un tel projet, tous les discophiles en prendront leur part. Et, certes, le folklore phonographique a droit, lui aussi, au titre d' « art décoratif » et mérite d'avoir sa place, son pavillon, dans une exposition internationale des décors de la vie humaine, des aspects de la civilisation moderne.*

*Non certes que je n'apprécie, à son incontestable valeur, le très intéressant apport des firmes commerciales à l'enregistrement de notre folklore. Mais il est temps de compléter cet effort par une « prospection systématique » et de faire appel à tous ceux qui aiment le disque à la fois pour les joies délicates dont il décore leur sensibilité et pour les documents impérissables dont il est capable d'enrichir leur culture.*

**Roger Dévigne.**

### LA RADIO D'ETAT BANNIT LA PUBLICITE

Le ministre des P. T. T. vient de décider qu'à partir du 1er janvier toute publicité serait bannie des postes d'Etat parisiens : Radio-Paris, Tour Eiffel, Paris-P. T. T. et station Radio-Colonial.

Une mesure analogue est envisagée pour les postes régionaux.

∴

### LA TOUR EIFFEL VA DIFFUSER SUR 206 METRES

Après en avoir conféré avec les directeurs des services intéressés du ministère de la guerre, M. Mandel vient de décider de transporter la Tour Eiffel sur la longueur d'onde de 206 mètres, conformément au plan de Lucerne.

Le communiqué des P. T. T. nous annonce que « les travaux vont être conduits avec une telle célérité qu'il y a tout lieu de croire que, grâce aux efforts combinés des services techniques du ministère de la guerre et du ministère des P. T. T., les essais sur la nouvelle longueur d'onde pourront commencer dès le début d'avril ».

Sur cette longueur, et à puissance réduite, la Tour Eiffel sera pratiquement inaudible au sud de la Loire.

# LES ARTS PHONIQUES

## NOS VŒUX RADIOPHONIQUES POUR 1935

Nous souhaitons à tous nos lecteurs d'avoir, en 1935, des écoutes parfaites.

Mais n'oublions pas le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera »! Que les sans-filistes, qui sont la masse des usagers, le peuple souverain, le veuillent et le royaume des ondes deviendra pour eux un véritable paradis.

Sans doute, ils ne pourront rien contre les parasites atmosphériques, devant lesquels les plus grands techniciens s'avouent impuissants.

Mais tout le reste dépend de notre volonté de perfection.

L'année 1934, qui vient de s'achever, n'a guère apporté d'amélioration aux émetteurs, aux émissions ou à la réception. Mais elle a préparé en silence les victoires que célébrera 1935.

Signalons la fameuse lutte contre les parasites industriels, qui fut annoncée il y a dix-huit mois et qui aurait dû, à l'heure actuelle, avoir purgé l'éther de presque tous les troubles indésirables. Or, la réglementation de cette chasse a bien été établie. Officiellement elle est ouverte. Mais il n'y a pas de chasseurs!...

Que les sans-filistes demandent donc énergiquement au ministre des P. T. T. de créer l'indispensable corps des chasseurs de parasites. En quelques mois ils pourront nettoyer l'éther.

Vous vous plaignez de recevoir les stations françaises moins facilement que les stations allemandes et italiennes? 1935 vous donnera satisfaction, ainsi que nous vous l'avons dit naguère, puisque la plupart des grandes stations régionales prévues par le plan Ferrié, et en particulier Toulouse-Muret, seront inaugurées avant Pâques.

Mais il faut que ces puissants émetteurs, qui déborderont largement de nos frontières, diffusent des programmes de qualité, constamment renouvelés, ce qui implique la collaboration des meilleurs auteurs et des meilleurs exécutants et interprètes. Pour cela il faut

Mlle Marie-Thérèse GAULEY de l'Opéra-Comique, que l'on entendra dans « Le Barbier de Séville », au cours de l'émission fédérale de ce mardi 1er janvier.
(Photo Duvivier.)

que chaque station dispose de ressources suffisantes.

Or, nous voyons, avec regret, que le budget de 1935 n'accorde aux programmes de toute la radio d'Etat que 25 millions, soit à peine 5 millions de plus qu'en 1934! Alors que les prévisions de recettes au titre de la redevance pour droit d'usage et de la taxe sur les lampes sont de 83 millions, mais qu'elles atteindront sûrement 100 millions! Ce n'est donc environ qu'un quart des sommes versées par nous *pour la radio* qui ira aux programmes, alors que cette proportion s'élève à la moitié dans tous les grands pays radiophoniques.

Cinquante millions seraient, en effet, strictement nécessaires pour permettre de travailler dignement au grand poste national et à une douzaine de stations régionales à grande portée. D'ici la fin de cette année, efforçons-nous donc tous de convaincre nos parlementaires de la nécessité d'accorder aux émissions, *sur nos versements*, la cinquantaine de millions dont elles ont besoin.

Pour que tous nos lecteurs sans-filistes soient satisfaits des programmes mis à leur disposition chaque jour, il est un moyen très simple : établir un jeu de discordances entre la nature des programmes que diffuseront à chaque moment les trois stations que, dans quelques mois, chacun de nous pourra aisément recevoir. De cette façon, tandis que l'une donnera de la musique classique, l'autre diffusera de l'opérette et la troisième du théâtre ou du jazz. A chaque moment chaque auditeur aura à sa portée un programme qui lui agréera.

Mais, pour cela, il faut que les grands maîtres de notre radiodiffusion rejettent la suggestion pressante qui leur est faite d'imiter l'Italie qui, depuis un an, ne diffuse, en tout et pour tout, que deux programmes par toute sa chaîne de stations.

Cette pratique aurait pour conséquences de réduire les stations régionales au rôle de simples relais automatiques. Elles perdraient toute activité intellectuelle et artistique propre et ne pourraient devenir, comme nous l'espérons, des ferments de culture régionale.

Il faut donc que tous les sans-filistes exigent que soit sauvegardée l'activité propre des stations régionales. Bien mieux, ils doivent demander qu'elle s'exerce plus largement.

Et pour cela il faut, d'une part, que chaque station régionale possède les ressources suffisantes dont nous venons de parler, et, d'autre part, qu'elles comptent dans leurs organismes directeurs des musiciens, des littérateurs, des dramaturges, des journalistes, qui, chacun en ce qui le concerne, assurera aux programmes une excellente tenue.

Amis auditeurs, vous qui faites maintenant vivre la radiodiffusion, il dépend de vous qu'elle soit ce que vous désirez.

**Paul DERMEE.**

L'ACTUALITE PHONOGRAPHIQUE

## BONNES CHANSONS

Noël se manifeste d'ordinaire sur les catalogues de disques par une floraison de chants familiaux et religieux. Cette année, rien de pareil. Trop de récepteurs radiophoniques mettent en contact les auditeurs avec les messes de minuit les plus célèbres d'Europe. Le phonographe ne doit pas chercher à lutter avec les ondes sur le terrain de l'actualité. Mais il peut l'emporter aisément sur celui de la qualité durable. Deux disques religieux peuvent tenir lieu d'innombrables émissions de Noël : D'abord, le *Benedictus de la messe Douce mémoire*, interprété par la maîtrise de la cathédrale de Dijon (1). Peu de gravures chorales atteignent à l'aisance et à la justesse de celle-là. La plupart des masses polyphoniques, photographiées par le micro sont frappées d'une sorte d'arrêt de la résonance. Les voix sont froissées. On dirait des chanteurs emprisonnés derrière un vitrage. Rien de pareil dans les exécutions de la maîtrise de Dijon qui offrent, en outre, le modèle d'un style très pur. Nous recommandons un autre disque : deux *Chants spirituels*, de Bach, bien sentis et bien exprimés par Mme Malnory-Marseillac (1), dont le timbre de soprano dramatique tirant sur le contralto a tout le pathétique nécessaire. « Brise-toi ma pauvre âme » et « Je m'abandonne à toi », chantés avec cet art simple et expressif, fournissent un parfait exemple de la sobriété et de l'esprit dramatique dont sont animées les cantates de Bach. Ce disque est étiqueté au plus bas prix et nous lui attribuons une grande valeur artistique. Voilà d'excellente édition phonographique.

∴

La même idée a inspiré l'édition dans le format populaire d'un air de *Didon*, de Piccini, rival de Gluck, et d'un air de l'*Orphée* (1), de ce dernier. Bon document comparatif d'histoire musicale confié, malheureusement, à une chanteuse dépourvue de style et de soins. *La Chanson du pèlerin nécessiteux*, mimée et magnifiée par Chaliapine (1), se trouve étirée à la taille d'un drame sur un fond d'orchestration suave et pathétique (D. A. 1371). Chaliapine se souvient du théâtre. Panzera se souvient trop de l'effet scénique. Son interprétation du *Sosie* et du *Roi des Aulnes*, de Schubert, si appliquée et si attentivement gravée qu'elle soit, est trop maniérée, trop volontairement sentimentale pour être émouvante. Les *lieder* inédits enregistrés pour le compte de « La Boîte à musique » par le chanteur breton Le Marc'Hadour et dont la traduction française est présentée sur le même disque par Mme Marie-Ange Rivain, ont infiniment plus d'émotion réelle et de style. Le *Lied* réclame plus de pudeur que d'affectation dramatique. M. Panzera est un concertiste. M. Le Marc'Hadour est un musicien. Les éditions de « La Boîte à musique », que dirige l'une des plus actives personnalités parisiennes du disque, M. Lévy-Alvarès, s'attireront la reconnaissance de tous les collectionneurs si elles continuent dans cette voie de l'inédit et de l'heureuse appropriation de l'interprète.

Enfin, parmi les chefs-d'œuvre de fin d'année de la chanson populaire signalons, après un triage minutieux, *Le Fiacre* et *Madame Arthur*, deux des résurrections les plus accomplies d'Yvette Guilbert (1), les enregistrements mordants et pittoresques empruntés à la revue de l'A. B. C. (2), par Dorin, Colline et Claire Franconnay (P. A. 388 et 391), un disque de Damia (3) et de Lucienne Boyer (3) dans la meilleure tradition de ces deux chanteuses (D. F. 1566, D. F. 1532); *Les Filles de Saint-Malo* (4), célébrées avec force et poésie par une chanteuse de bel avenir, Suzy Solidor (166-841); un chef-d'œuvre de Fréhel (5), qui obtiendra sûrement un grand prix du disque : *Comme un moineau*, de Lenoir (A. P. 1320) et, enfin, un disque de Louis Armstrong (6), qui mériterait tout un chapitre de commentaires : *On the sunny side of the street* (500 491), pour l'invention, le sentiment, la verve et l'étonnante poésie qu'il répand.

**Georges HILAIRE.**

1. La Voix de son Maître; 2. Pathé; 3. Columbia; 4. Odéon; 5. Ultraphone; 6. Brunswick.